

Études littéraires africaines

LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), MBONDOBARI (Sylvère), *Villes coloniales / Métropoles postcoloniales : représentations littéraires, images médiatiques et regards croisés*. Tübingen : Gunter Narr Verlag, coll. Lendemains, vol. 37, 2015, 283 p. – ISBN 978-3-8233-6940-0



Buata B. Malela

Number 44, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1051569ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1051569ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Malela, B. B. (2017). Review of [LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), MBONDOBARI (Sylvère), *Villes coloniales / Métropoles postcoloniales : représentations littéraires, images médiatiques et regards croisés*. Tübingen : Gunter Narr Verlag, coll. Lendemains, vol. 37, 2015, 283 p. – ISBN 978-3-8233-6940-0]. *Études littéraires africaines*, (44), 246–249. <https://doi.org/10.7202/1051569ar>

son audace, qui se dessinent d'un texte à l'autre, rendent sa personnalité attachante. Ses journaux de bord, qui lui servent de « boussole » (p. 16), la conduisent à ajuster sa pratique sur le terrain, et témoignent de sa capacité à faire preuve d'une grande réflexivité, particulièrement appréciable lorsqu'il s'agit de réfléchir à la gestion de sa liberté de création dans le dispositif contraint que représente la commande des ONG, et de faire le constat d'un dysfonctionnement du système de l'aide internationale. En définitive, c'est sans doute parce qu'elle prête une attention extrêmement soutenue aux acteurs, à leur propre manière d'être et de s'exprimer, que Frédérique Lecomte parvient à faire ressortir de leurs propositions cette « ironie de la catastrophe » (p. 150) qui rend son travail particulièrement remarquable.

■ Maëline LE LAY

LÜSEBRINK (HANS-JÜRGEN), MBONDOBARI (SYLVÈRE), *VILLES COLONIALES / MÉTROPOLIS POSTCOLONIALES : REPRÉSENTATIONS LITTÉRAIRES, IMAGES MÉDIATIQUES ET REGARDS CROISÉS*. TÜBINGEN : GUNTER NARR VERLAG, COLL. LENDEMAINS, VOL. 37, 2015, 283 P. – ISBN 978-3-8233-6940-0.

Introduisant cet ouvrage collectif, Hans-Jürgen Lüsebrink et Sylvère Mbondobari commencent par le constat de la forte croissance de la population urbaine, phénomène – lié notamment à l'industrialisation – en pleine expansion depuis le XIX^e siècle. Ce processus se retrouve aussi en Afrique, ainsi qu'en témoigne, par exemple, l'évolution de mégalo-poles comme Alger, Dakar, Lagos, Kinshasa, Johannesburg ou le Caire. Ces « nouvelles » villes marquent une certaine rupture avec le monde ancien, ce qui affecte leurs représentations et justifie que les auteurs les qualifient de « métropoles dotées de leur logique sociale urbaine et spatiale propre » (p. 8). Ces villes ont au départ été calquées sur le « modèle européen », dans l'optique d'en faire des centres de pouvoir économique, social et culturel. Puis, progressivement, elles ont acquis leur autonomie en devenant des lieux de rencontres et de confrontation d'idées. Ces nouvelles villes coloniales, qui sont aussi construites sur d'anciennes villes précoloniales ou bien empruntent leurs noms à des métropoles impériales (comme en attestent leurs noms qui les marquent alors sur le plan symbolique : par exemple, Saint-Louis du Sénégal, Saint-Pierre, New York, etc.), se révèlent être aussi des lieux où s'effectuent des transferts culturels de biens, de connaissances et de technologies et à partir desquels vont se développer des discours critiques. Ces derniers émanent d'intellectuels, de littéraires ou de

cinéastes, comme, entre autres, Abdoulaye Sadjji, Mongo Beti ou Sembène Ousmane, qui proposent tous une lecture différente de ce phénomène urbain.

Partant de ce constat, le collectif essaie de comprendre la ville à partir d'une réflexion et d'un questionnement théoriques qui s'inscrivent dans la lignée des études culturelles, et interrogent ses représentations à travers un ensemble de médiations. Il s'agit aussi de penser la ville d'un point de vue dynamique en articulant le passé, le présent, le colonial et le postcolonial. Cette étude rejoint ainsi les réflexions sur la globalisation et ses conséquences, et insiste sur la nécessité de réinterpréter le passé et la continuité entre la ville et la métropole postcoloniale.

La première partie, intitulée « Représentation littéraire et images médiatiques coloniales », comporte six articles dont un texte de Xavier Garnier intitulé « Fès aux prises avec le discours orientaliste », qui s'appuie sur les textes consacrés à la vieille ville de Fès, en tentant de se démarquer à la fois du discours colonial et de la résistance de la ville. Les représentations de Fès sont nourries par un rêve orientaliste façonné par les récits des voyageurs qui décrivent la ville de manière à la rendre conforme à leurs attentes. Ainsi, du fait de sa forteresse, la ville est perçue comme étant exclusivement berbère. Xavier Garnier cite encore d'autres récits (Mauclair, Bouchard) marqués par une mystique du désert, qui montrent Fès entourée d'un désert, telle une oasis. La description de la médina comme un labyrinthe de ruelles fait du cheminement dans la ville un parcours religieux. Toutefois les journées sanglantes de 1912 modifient l'image de la ville, en soulignant sa dangerosité, voire sa monstruosité. L'usage de la rumeur et l'alternance de l'ombre et de la lumière entrent alors au service d'une description poétique (p. 34).

L'article d'Albert Gouaffo, intitulé « Tanga-Sud – Tanga-Nord : stratification spatiale et topographie des imaginaires en contexte colonial. L'exemple de *Ville cruelle* d'Eza Boto », propose quant à lui de lire la ville comme métaphore de la globalisation, comprise comme un phénomène qui diffuse l'imaginaire occidental dans le reste du monde et contribue à la formation de villes planétaires. Le concept d'*ethnoscape*, emprunté à Arjun Appadurai, permet de considérer la ville comme un espace identitaire. Appliquant la théorie des *ethnoscares* à l'analyse de textes littéraires, Gouaffo les définit comme des « représentations imaginaires de formes sociétales » (p. 79). Dans *Ville cruelle*, la ville de Tanga-Sud et Tanga-Nord devient ainsi un espace transnational habité par des populations plurielles qui entretiennent des rapports de domination (en l'occur-

rence, du Sud sur le Nord). Cette organisation reflète aussi plusieurs types de positionnements et de mutations : entre ville et campagne, global et particulier, Européens et Africains, etc. De ce point de vue, le personnage principal, Banda, est en décalage avec Tanga la cosmopolite, miroir miniature de la globalisation.

La deuxième partie, composée de huit articles et intitulée « Villes et cultures postcoloniales », comporte notamment un article de Dominique Ranaivoson, « Glorieuse ou infâme ? Antananarivo dans les romans coloniaux et postcoloniaux ou l'inversion du regard ». Adoptant une perspective géocritique, l'auteure essaie de comprendre la façon dont Antananarivo lie les imaginaires dans la littérature. Elle commence par examiner les textes des voyageurs occidentaux (tels que Ida Pfeifer, Jean Carole, Charles Renel) qui décrivent la ville en fonction de leurs propres critères, en insistant sur l'ordre et la salubrité ou en se référant à leurs propres représentations de l'urbanisme. Pour leur part, les romanciers malgaches contemporains mettent plutôt l'accent sur la toponymie de la ville de Tananarive en s'attachant aux déambulations d'un personnage central (Michèle Rakotoson, Jean-Luc Raharimanana). Le Rova, le palais prestigieux des rois Merina, apparaît comme un des principaux *loci* littéraires de la ville et son évocation récurrente renforce l'idée de la centralité de l'espace urbain dans le discours littéraire colonial et postcolonial.

Sylvère Mbondobari, dans « La ville postcoloniale : héritages culturels, reconfiguration de l'espace et réinvention identitaire. Réflexions autour de *Amours de villes, villes africaines* (2001) édité par Nocky Djedanoum », rappelle que les villes africaines actuelles sont une prolongation des villes coloniales, qui sont elles-mêmes une projection de l'imaginaire européen sur l'espace africain. C'est cette superposition que la littérature tente de saisir. Ainsi, l'ouvrage collectif de Nocky Djedanoum réunit un ensemble d'auteurs (Kangni Alem, Ludovic Emane Obiang, Mongo Beti, Boualem Sansal, Boubacar Boris Diop) pour dire les villes d'Afrique, telles que Cotonou, Conakry ou encore Saint-Louis, que les écrivains abordent dans une perspective anthropologique. Hans-Jürgen Lüsebrink, dans « Émergences littéraires et cinématographiques du Dakar (post)colonial : prises de parole, poétiques, mémoires », essaie quant à lui de voir comment Dakar, en tant que métropole centrale en Afrique de l'Ouest depuis l'époque coloniale, illustre bien les enjeux de l'articulation entre villes coloniales et métropoles postcoloniales ouest-africaines. Comme d'autres villes, Dakar se voit représentée dans le roman et dans les manuels scolaires. *Maïmouna* d'Abdoulaye Sadjì et *Borom Sarret* de Sembène Ousmane

apparaissent comme des récits porteurs d'un contre-discours, mais malgré tout influencés par le modèle esthétique du discours colonial occidental (p. 205).

La troisième partie, intitulée « Regards croisés », comprend trois articles dont celui de Manfred Loimeier, « La fin d'un mythe », dans lequel il s'agit de mettre en exergue la perte du statut de référence exclusive que détenaient les capitales des anciennes puissances coloniales. Il constate que perdure, après les indépendances, une certaine fascination pour les grandes capitales européennes, héritage des romanciers de l'ère coloniale comme Ousmane Socé, Camara Laye et Aké Loba, pour lesquels Paris demeure le lieu du succès. Les romanciers et romancières de la dernière génération – tels Fatou Diome, Abdourahman Waberi ou Wilfried N'Sondé – font cependant davantage entendre une critique du centre et de l'ex-métropole. Ieme van der Poel, dans son article intitulé « Le passé refoulé d'une ville coloniale : une lecture de *La Peste* d'Albert Camus », part de l'idée selon laquelle ce roman, dont l'action se situe dans le contexte colonial, évoquerait aussi le passé trouble d'Oran durant la guerre. Elle montre ainsi que la ville d'Oran constitue le véritable protagoniste du roman (p. 270).

Les quelques articles présentés ici, tirés de ce collectif qui en compte dix-sept, montrent bien le lien existant entre les villes coloniales et postcoloniales et les représentations littéraires et médiatiques : les lectures proposées témoignent d'une volonté de comprendre la ville à partir d'une réflexion qui s'inscrit dans la lignée des développements des études culturelles. Outre l'inégale répartition des articles dans les trois parties (la dernière n'en comporte que trois), on peut toutefois regretter le contraste entre l'annonce théorique de l'introduction et le mince contenu théorique de la plupart des articles.

■ Buata B. MALELA

MABIALA MANTUBA-NGOMA (PAMPHILE) & ZANA ETAMBALA (MATHIEU), DIR., *LA SOCIÉTÉ CONGOLAISE FACE À LA MODERNITÉ (1700-2010) : MÉLANGES EURAFRICAINS OFFERTS À JEAN-LUC VELLUT*. PARIS : L'HARMATTAN ; TERVUREN : MUSÉE ROYAL DE L'AFRIQUE CENTRALE, COLL. CAHIERS AFRICAINS, N°89, 2017, 289 p. – ISBN 978-2-343-11120-9.

Ces *Mélanges* rendent hommage, à l'occasion de son 80^e anniversaire, à Jean-Luc Vellut, qui a été professeur en RD Congo (Kinshasa, Lubumbashi) puis en Belgique (Louvain), et dont les travaux ont profondément marqué le domaine de l'histoire de l'Afri-